

La Quinzaine

littéraire

607

DU 1^{er} AU 15 SEPT. 1992/PRIX : 25 F (F.S. : 8,00 - CDN : 7,25)

Gilles Lapouge

Greffier du Grand Large

Nicolas Bouvier est un homme lent. Pour joindre l'Europe au Japon, il a mis trois ans, les frères Polo étaient plus vifs. Et s'il entreprend, au retour, de dire ce qu'il a vu, c'est le diable. Il écrit comme un escargot. Un an pour faire un livre de cent cinquante pages. Pas étonnant qu'à soixante ans, son œuvre complète se résume à sept titres. Sept titres ? Sept joyaux (*Le Poisson-Scorpion, L'Usage du monde, Journal d'Aran et autres lieux...*).

Nicolas Bouvier
Routes et déroutes

Entretiens avec
Irène Lichtenstein-Fall
Métropolis éd., 228 p., 140 F

Il y a plus lent que Nicolas Bouvier et que les frères Polo. Il y a les as de la critique littéraire française qui ont réfléchi trente années avant de découvrir que ce Suisse en balade est l'un des grands écrivains de son temps. Admirable cécité : Bouvier occupait dans la prunelle des critiques un point aveugle. Pendant six lustres, il était en catimini.

Le miracle, c'est qu'il n'a rien d'un écrivain maudit : il est gai comme tout, facétieux, léger, généreux, inapte à la rancune ou aux ronchonnements. De l'extraordinaire cécité des critiques, il n'a jamais fait un tambour. Il écrivait, ses livres n'étaient pas trop lus, voilà tout et il reprenait son sac en direction « du cul du monde ». Et à présent que son œuvre passe de l'ombre à l'éclat, sans crier gare, que ses livres deviennent « cultes », comme on dit bêtement, gageons qu'il s'en amuse : les confidences qu'il fait à Irène Lichtenstein-Fall, ce voyage élégant et discret qu'il fait dans sa propre mémoire, nous le laissent croire.

Pour un homme qui aime la planète, la lenteur a ses petits mérites. Bouvier est une géographie. Il barbouille la terre, il la peint, il la mâchonne, il la flaire, il la caresse, il la tâte, il se l'incorpore. On serait à peine étonné si les steppes de l'Asie ou les chemins étouffés de la Route de la soie avaient tatoué dans

sa chair leurs grimoires, comme la rose des vents marquait les portulans de Cabral ou de Magellan. Du reste, à force de marcher d'Est en

Ouest et du Sud au Nord, son corps a été un peu morcelé. Ses jambes sont devenues raides et il a semé ses dents entre Orient et Occident, comme les cailloux du petit Poucet.

La lenteur a un autre avantage. Elle permet de pressentir ce qui échappe aux adeptes du *jet tour* et du bermuda. Un avion qui nous dépose à Goa suggère que l'Asie est un ailleurs absolu. Mais, si vous allez aux allures vagabondes de Bouvier, baguenaudent, hurlant de fatigue ou d'extase, gorgé de solitude ou de fraternité, aussi habile aux allégresses qu'aux paniques, vous apprenez que, du Bosphore à l'Inde, il n'y a point de césure. Vous glissez amoureuxment d'un univers à l'autre, vous assistez comme dans un film au ralenti aux

métamorphoses des paysages, des hommes, des cultures, des musiques, des rites ou des manières, et vous reconnaissez que la philosophie présocratique et les sagesses de l'Inde s'entrecroisent.

Ensuite commence une nouvelle épreuve, celle des mots. La splendeur et la tragédie du monde sont indicibles, elles font la nique aux mots, il faut se battre. « On ne peut écrire un bon livre, dit Bouvier, sans se saigner à mort ». Et encore : « Je me battais pour trouver le mot juste, pour faire le post-

ver le mot juste, pour faire le poste entre les mots et les choses ». Greffier du Grand Large, Bouvier sait bien qu'il sera toujours vaincu par l'énigme et la nuit. Du moins aurait-il tenté d'aller au bout de ses forces d'écrivain, comme il est allé au bout de ses jambes de vagabond inspiré. Sur la route, comme devant son papier, il rôde le long de cette barricade mystérieuse où le langage s'arrête, au bord du bonheur, au bord du danger, au bord du malheur et peut-être de la mort.

Rien ne disposait Bouvier à cette approche un peu tzigane de la planète. Né dans le nombril de l'Occident, à Genève, dans une famille aimable, aisée, cultivée et rigoriste, assommé des leçons de Calvin et des pudibonderies victorienne, interdit de masturbation, familier

par son père de la famille Thomas Mann, de Musil, de Bergson ou de Marguerite Yourcenar, il semblait promis à une carrière de bourgeois, de professeur ou bien de bibliothécaire (comme son père) plutôt qu'à cette route infinie qu'il prend dès l'âge de 16 ans, bien avant que les beatniks arpentent l'Asie. Comment cet enfant, à la fin de la guerre, se retrouve à Florence où il pense éclater de joie, puis en Finlande où il marche trois jours sans voir personne et comment, à la suite, il court de son pas de tortue vers l'Asie du centre, vers l'Inde, Ceylan, le Japon, la Corée puis l'Irlande, voilà ce que le dialogue avec Irène Lichtenstein-Fall nous enseigne.

Il ouvre sa mémoire et les trésors pleuvent : les quatre cent cinquante grottes de Dounhuang, en Chine, le grouillement d'insectes dans sa chambre de Ceylan, le charme des prostituées du Japon, l'hiver dans

Tabriz « assourdi de froid et de neige », un œuf dur dans une inconnissable taverne et surtout, surtout, les milliers de visages rencontrés au hasard d'une auberge ou d'une perdition : « Je pourrais consacrer ma vie aux visages des autres. »

Il parle des frontières qu'il a longées tout au long de ses périples : la fatigue, la peur, la maladie. C'est sans doute dans ces confins que la rumeur des choses, après le silence revenu, se fait enfin entendre : « Il faut avoir soi-même quasiment disparu... Quand vous n'y êtes plus, les choses arrivent. » Ou encore : « Le voyage, la fatigue, vous conduisent à la grotte d'Ali Baba. »

Pour cela aussi, l'œuvre de Bouvier, parmi toutes les relations des écrivains voyageurs, est unique. La plupart de ses confrères en dérives cachent honteusement l'envers du voyage — l'ennui de certains soirs, les mélancolies et les égarements, la crainte de la mort en pays perdu, l'usure de l'âme. Bouvier passe à l'aveu, comme le fit avant lui cet autre voyageur grandiose Henri Michaux. La longue route est parfois terrible et Bouvier nous enseigne que cet envers du voyage est son *endroit*. C'est alors, dans le dénuement, le mutisme et le désarroi que le monde dispense ses beautés, ses bonheurs. Parmi ces bonheurs, les textes, tous les textes de Bouvier, y compris cette longue confidence à Irène Lichtenstein-Fall et son beau titre *Routes et déroutes*.

Nicolas Bouvier

